
XYZ. La revue de la nouvelle

Purple Haze

Georges Desmeules



Number 143, Fall 2020

Sex, drugs and rock'n'roll : la jeunesse ne meurt jamais

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93617ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desmeules, G. (2020). Purple Haze. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (143), 34–40.

Purple Haze

Georges Desmeules

Rocco regardait mes doigts qui se crispaient sur le volant tandis que nous attendions que l'embouteillage se dégage, sur le Golden Gate. Pas question de changer d'avis sur un pont. Voilà ce qu'aurait dû se dire le gars qui hésitait, juché sur le parapet environ quatre cents pieds devant nous. Sautera, sautera pas ? Qu'est-ce que ça pouvait bien me faire. Je voulais juste qu'il se décide. Et qu'on poursuive notre route. Les yeux de Rocco effectuaient sans répit un trajet qui partait de la route bloquée devant nous, transitait par le miroir entre nous deux, survolait mon visage fermé et se fixait sur mes jointures. Il devait se demander si moi, je tremblerais, tout à l'heure.

Est-ce que ma main se figera au moment d'appuyer sur la gâchette ? Notre passager de la banquette arrière ne se doutait de rien. Ses yeux vides, ses mains qui jouaient sur une guitare imaginaire, son corps qui battait sur un tempo connu de lui seul ne mentaient pas : il vivait à plein l'instant présent, tout à son voyage hallucinogène. Rocco, lui, s'impatientait. Nous n'avions pas toute la journée.

Il faut dire que l'homme qui avait pour seule tâche de confirmer que je n'avais pas tremblé ne sortait pas de sa manière de gaieté de cœur. Personne n'ignorait que Rocco Panetta, ce n'était vraiment pas n'importe qui. Il n'avait accepté de m'accompagner pour une mission d'ordinaire réservée à d'obscurs porte-flingues que parce que l'Italien lui en avait donné l'ordre. Inutile de préciser que, dans la famille, nous étions tous italiens. Mais moins que l'Italien. Si San Francisco grouillait de bordels, si ces bordels rapportaient une fortune, si la prostitution comptait parmi les industries les plus florissantes de notre coin de la Californie, c'était grâce à l'Italien. Si la quasi-totalité des maquereaux et des prostitués, hommes ou femmes, parfois l'un et l'autre simultanément, nous versaient un pourcentage de leurs bénéfices,

si Rocco ne se gênait pas pour tâter de la marchandise, surtout lorsqu'il s'agissait d'une adolescente, vierge de préférence, c'était parce que l'Italien en avait décidé ainsi. C'est vrai, Rocco avait su se placer les pieds. Aussi bien dire qu'une longue traînée sanglante balisait son ascension implacable. Autrefois, il avait rendu de fiers services. L'Italien ne l'avait pas oublié, et la canalisation des profits de la prostitution menait d'abord aux coffres de Rocco Panetta, qui savait prélever sa juste part. Ça voulait dire que si l'Italien lui donnait un ordre, Rocco ne posait pas de questions. Mais ça ne l'empêchait pas de ronchonner, surtout qu'il détestait prendre un risque inutile.

Moi, je savais que trimballer en plein jour un homme de couleur qu'on s'apprêtait à descendre correspondait tout à fait à sa définition de risque inutile, surtout s'il fallait en prime patienter dans un embouteillage au beau milieu du Golden Gate. Notre passager, nous l'avions embarqué dans le quartier Haight-Ashbury, juste après les Twin Peaks. Il y avait un coin tranquille, dans Sausalito, où on se débarrasserait du corps dans Richardson Bay. Ce n'était pas la porte à côté. Il fallait d'abord se rendre jusque-là avant que notre passager commence à poser des questions. Nous ignorions combien de temps encore durerait son *trip*, et Rocco paraissait de plus en plus nerveux. Qui sait s'il ne perdrait pas patience et ne se déciderait pas à le balancer dans la flotte, tout simplement. Un suicidé de plus ou de moins, peut-être que personne ne verrait la différence.

En tout cas, j'avais le temps d'admirer le paysage. On devinait Alcatraz, à notre droite, dans la baie. Il y a quelques années, c'est là qu'on m'aurait enfermé. L'Italien avait tout planifié. Ses avocats avaient conclu une entente avec un juge à moitié corrompu. Même si aucune preuve ne m'incriminait, j'avais plaidé coupable à des accusations réduites. Mon casier judiciaire vierge m'avait valu une peine clémente. Je porterais le chapeau pour permettre à quelques hommes d'expérience de contribuer plus utilement au bon fonctionnement de l'entreprise. L'Italien avait décidé que c'était en

prison que je compléteraient mon éducation. Alcatraz avait fermé ses portes, si on peut parler ainsi, en 1963. C'est dans un pénitencier du Montana que je purgeai ma peine. Il faut dire que je ne risquais pas grand-chose. Les membres du clan de l'Italien jouissent d'une solide protection. Je n'ai jamais eu à regarder derrière moi, dans les douches ou ailleurs. Les filles entraient et sortaient de ma cellule à volonté. J'ai plus, et mieux, forniqué que jamais auparavant dans ma vie. J'avais tout mon temps. Sans compter que l'Italien savait de quoi il parlait. J'ai tout appris sur le commerce de la drogue : le trafic, le recel, la composition, la fabrication, la diffusion, les lois du marché. On m'avait envoyé en voyage d'études à l'étranger, comme un gosse friqué, pour que j'en revienne aguerri et prêt à me joindre à l'entreprise familiale. Au cas où vous en douteriez encore, l'Italien, c'est mon père. Et mon père avait décidé que je lui succéderais à la tête de son empire.

Il ne restait à ses yeux qu'une étape pour compléter mon initiation : je devais prouver ma valeur en abattant un homme. L'Italien s'imaginait que n'importe quel camé qui ne payait pas ses dettes ferait l'affaire. Et c'est là qu'il se trompait. Je n'avais pas cessé de l'observer, notre passager. Son image réfléchi par le miroir avait tout du rêve devenu réalité. Du rêve qui pouvait tourner au cauchemar d'un instant à l'autre. Ma peine de prison s'est étirée de 1967 au tout début de cette année, 1970. Si j'y ai appris quelque chose de valable, ce n'est pas le commerce de la drogue. En acheter, en revendre après l'avoir coupée, terroriser les pauvres types qui en dépendaient, c'était vraiment à la portée du premier venu, surtout s'il suffisait de laisser des subalternes effectuer le travail à sa place. Non. Pendant trois ans, j'ai découvert une émotion nouvelle, brute, d'une pureté à couper le souffle. La musique. Pas les vieilleries de Caruso ou les âneries de Tino Rossi qu'on nous imposait parce que c'était ce que l'Italien voulait entendre. La musique dont je parle m'a pris aux tripes. Des *riffs* tournaient en boucle dans les couloirs de la prison, puis dans ma tête. J'ai baisé en l'écoutant. Encore maintenant, je me rappelle les

Wing ou *Voodoo Child* ou... mais la liste serait trop longue. Et c'étaient tous des chefs-d'œuvre de l'homme qui flottait dans une autre dimension, avachi sur la banquette arrière de notre Oldsmobile. Un homme que je vénérerais. Un homme dont le nom était pour moi sacré.

Hendrix.

Jimi Hendrix.

Soudain, la file de voitures s'est ébranlée, péniblement. J'ai eu beau regarder avec attention, je ne voyais plus le désespéré. Avait-il choisi le grand plongeon ? Impossible à dire. Rocco lâcha un juron, puis se retourna pour constater que l'homme derrière nous n'avait pas encore repris ses esprits. « Sale négro », grogna-t-il. Rocco ne comprenait rien à tout ce mal qu'on se donnait pour un musicien noir. On aurait dû tout simplement l'abattre en plein jour, au coin d'une rue du centre-ville. Les passants auraient regardé ailleurs. Il ne s'intéressait pas à l'actualité. Pourquoi en aurait-il ressenti le besoin ? Fournir des femmes à des hommes, voilà un commerce qui ne changerait jamais. Moi, je savais.

Jimi commençait à agacer sérieusement pas mal de monde, dans l'État de New York. Son studio de Greenwich, l'Electric Lady, coûtait une fortune et ne rapportait rien. Pour l'ouvrir, Jimi avait emprunté de l'argent à certains de nos affiliés sans prendre le temps de lire toutes les clauses du contrat. Il aurait dû. Sans compter qu'il ne payait jamais ses *dealers*. Et il y en avait plusieurs. Personne ne le croyait capable de rembourser l'ardoise qui s'additionnait depuis trois ans. Pourtant, il lui aurait été facile de pondre quelques *hits*, de tourner dans quelques stades, mais Jimi ne s'intéressait plus aux *riffs* simples et accrocheurs qu'on voulait le condamner à répéter jusqu'à plus soif. Le virtuose voulait qu'on le laisse exprimer son génie sans contrainte financière. C'était la raison de son passage sur la côte ouest. Il devait rencontrer Eric Burdon. Il voulait apporter à *War* une touche de *spiritual* psychédélique qui révolutionnerait la musique actuelle. Et ça, ni son gérant ni l'industrie du disque ne voulaient faire l'effort de le comprendre, et surtout pas, en assumer le risque. C'était

sans compter les Black Panthers. Depuis que Jimi avait redéfini l'hymne américain, à Woodstock, personne n'ignorait son importance. En quelques notes, s'il le voulait, il pouvait soulever une foule révoltée. Le FBI le craignait tout autant que les Panthers espéraient qu'il se décide à se rallier à leur cause.

Comment je savais tout ça ? J'étais un fan de Jimi. Et un membre de la famille. De la mafia, si vous préférez. Si, au jour du Jugement dernier, saint Pierre peine à peser le poids des âmes, si Dieu lui-même hésite à faire pencher la balance du côté du ciel ou de l'enfer, c'est à nous qu'ils pourront demander conseil. Nous gardons les comptes des vices, et parfois des vertus, de tous ceux qui cherchent un sens à leur existence dans notre beau et grand pays.

Jimi ne devait rester que quelques jours en Californie. Il s'agissait d'agir vite, de frapper fort, de donner l'exemple. L'Italien s'était entendu avec la famille qui contrôlait le sud-ouest de Manhattan. Cet échange de bons procédés présentait l'avantage que je me ferais valoir en haut lieu.

Si j'appuyais sur la détente.

Rocco se doutait sûrement que, dans son dos, on l'appelait « il Sesso ». Peut-être qu'un jour, moi, on m'appellerait « la Droga ». Mais personne ne pourra dire que le Sexe et la Drogue auront tué le Rock incarné. Parce que Jimi et sa guitare, pour moi, ça valait mieux que la Madone et le Christ. L'Italien aurait-il même songé à exiger de son héritier qu'il exécute Marie et Jésus ?

Les tabliers du pont étaient derrière nous depuis quelques minutes. L'Italien possédait un quai, qu'on rejoignait en suivant la 101, puis en bifurquant sur Bridgeway, à partir d'Alexander. Personne ne nous entendrait quand bien même un coup de feu était tiré. Le vent chaud du mois d'août me donnait envie de me débarrasser de ma veste, mais il ne fallait pas y penser. Ç'aurait été comme si un prêtre avait retiré sa chasuble au moment de donner la communion. D'ailleurs, le front de Rocco était aussi sec qu'en janvier. À son regard, je devinais qu'il jugeait avec presque autant de mépris les

gouttes de sueur sur mon visage que les fringues de hippy de Jimi. Il s'imaginait peut-être qu'il s'agissait de mon premier meurtre.

Pauvre con.

On ne grandit pas à l'ombre de l'Italien sans devoir se faire respecter. L'important, c'est de dissimuler ses intentions jusqu'au tout dernier moment. Hey Joe ! Ce furent les dernières paroles de Rocco. Il a bien fallu que Jimi m'aide un peu à lester son corps et à le faire glisser au fond du réservoir. Je n'avais pas le temps de respecter les précautions habituelles. Je n'ai pas effacé les empreintes. Façon comme une autre de rompre avec l'Italien. De toute manière, je quittais le pays. Je traverserais la frontière du Mexique dans moins d'une douzaine d'heures. À moins qu'on ne me prenne avant. Et qui irait accuser Jimi du meurtre d'un baron de la pègre ?

Il restait une chose. Je ne voulais pas partir sans l'avoir faite. Je connaissais un magasin de musique dans le Fillmore District, une façade pour l'un des points de chute du réseau de Rocco. J'ai laissé Jimi dans la voiture, en espérant qu'il y soit toujours à mon retour. Au gérant, j'ai demandé une guitare de gaucher. Il m'a regardé comme s'il s'agissait d'une proposition indécente. Alors, c'est exactement ce que j'ai fait. J'ai sorti mon arme et l'ai appuyée sur son front. Là où la balle avait frappé il Sesso. Le canon était encore chaud. Il n'a pas trouvé cela agréable. « Rocco ne viendra plus », que je lui ai dit. Et j'ai montré le signe. Je l'ai suivi dans l'arrière-boutique. Et il m'a remis une valise. Elle contenait les recettes du dernier mois. Je tiendrais un moment, surtout au sud de la frontière. En prime, il m'a remis une superbe guitare douze cordes, pour gaucher. Accordée en *mi* bémol. Tout à fait ce que je cherchais.

Jimi m'attendait. Un peu désorienté. Pour l'aider à reprendre ses esprits, j'ai placé la guitare entre ses bras. Il savait s'en servir. Nous sommes repartis. Je roulais lentement, fenêtres ouvertes, tandis que, derrière moi, Jimi Hendrix en tirait un blues du delta. À faire pleurer. Peut-être que des passants nous ont vus. Peut-être que quelques-uns l'ont 39

reconnu. J'ai ralenti, tout près de l'endroit où Rocco et moi avions failli commettre un sacrilège. Une prostituée attendait. Je lui ai fait signe. Elle s'occuperait de lui. Sans un mot, Jimi est sorti de la voiture. Moi, j'ai gardé la guitare. Déjà, la fille posait sa main entre ses cuisses. Au dernier moment, il s'est retourné vers moi.

« *Take care.* » Les deux seuls mots qu'il m'aura dits.

J'en aurais besoin. La route serait longue. Je carburerais aux amphétamines et au café.

J'avais vingt-sept ans. C'était la fin du mois d'août 1970. Une brume violette tamisait la lumière, sur l'océan. Je me disais que je ne serais plus de ce monde dans un an.